

L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 FÉVRIER 1861.

No. 16.

JEUX ET FÊTES DE LA GRÈCE.

L'Antiquité grecque, si elle était à renaître, serait désolée en voyant délaissés aujourd'hui ses *jeux* et ses *fêtes*, qui formaient une partie de ses lois et de son culte. Elle trouverait trop peu dignes d'elle ces combats, les délices de l'Espagne, ces luttes de coqs dans la basse-cour des lords d'Angleterre, peut-être même ces rixes de *boxeurs* qui récréaient, il y a quelques mois, le public blasé de Londres. Tous ces riens pâlissent devant les fêtes de la Grèce, la maîtresse en fait de jeux. La barbarie, il est vrai, déshonora ces solennités ; mais elles étaient un lien bien puissant pour unir dix-huit états indépendants qui formaient une nation. Aussi, si les Amphictions sont regardés comme le véritable Congrès de la Grèce, les quatre grands jeux furent aussi un élément très-propre à consolider sa nationalité.

Sur les bords de l'Alphée, fleuve jadis si vanté par les poètes, l'on voit encore une petite ville qui n'a de gloire que par son nom. Olympie ! que ce mot était cher à la Grèce ! C'est là que le divin Hercule, agrandi par la fable comme le type de la puissance, avait institué les *jeux Olympiques*. De quatre en quatre ans révolus, à la voix du héraut, la Grèce semblait soupirer. Tous les états se levaient de concert, et, soit par leurs vœux, soit par leurs émissaires, se concentraient à Olympie. Regardez : le golfe de Corinthe est couvert de voiles ; l'isthme est trop étroit pour la foule qui s'y presse. Il n'y a pas jusqu'à l'Adriatique et l'Égée qui n'amènent des pèlerins étrangers. Deux étroites avenues conduisent à la ville ; à l'issue est un bois sacré où l'art lutte avec la nature pour en faire le lieu le plus charmant du monde. C'est entre ce bois et la ville, c'est dans une plaine riante, entourée de côtes, que vont se célébrer les jeux qui nous occupent.

Voyez ces autels, ou ces monceaux de terre élevés çà et là ; et là bas cette vieille mesure où la foule se presse. C'est que les premiers sont à Jupiter, et qu'il faut, avant les jeux, se purifier par des libations. Au jour fixé, toutes les éminences, et les côtes s'occupent à l'envi. A

voir cette multitude en cercle autour d'une vaste plaine, on dirait la Grèce assemblée pour un jugement redoutable. La plaine est partagée en deux chaussés, le Stade et l'Hippodrome, le premier de 600 pieds, l'autre de 1200 pieds de long. Une large barrière les sépare.

La matinée est belle ; le soleil berce au-dessus de l'Elide son disque radieux ; tout est silencieux, et le silence appelle les athlètes. Tout à coup vingt coureurs se lancent dans le Stade aux yeux de la multitude. La course, la course ! ont crié mille voix ; et déjà nos héros ont franchi la moitié de l'espace, cherchant à se devancer les uns les autres. Bientôt ils atteignent successivement le but, et la foule étonnée se demande s'ils ont eu le temps de parcourir la carrière. Oui, car il sont déjà devant leurs juges, qui, établis par les Eléens au bout de l'arène, pèsent leur mérite dans une juste balance. Le héraut proclame le vainqueur tout brillant de joie. Cependant d'autres leur ont succédé dans l'arène ; tout le reste du jour doit être témoin de leur souplesse, de leur agilité ou de leur adresse à se retarder les uns les autres dans la marche. Demain l'Hippodrome fournira une nouvelle carrière.

L'Hippodrome est ouvert aux nobles eux-mêmes qui brûlent de s'y couvrir d'honneur. La Grèce vit souvent ses couronnes ambitionnées par des princes étrangers, qui les disputaient à ses propres enfants. Ces héros inspirèrent souvent le génie de plusieurs poètes lyriques ; et qui ne sait la gloire que leur donna le sublime Pindare ? Supposons-nous au temps de ce poète. Voyons-le sur une colline, examinant dans l'arène ce Hiéron, qui a déposé son diadème pour gagner une couronne de laurier. Quarante chars brillants d'or sont attelés chacun de quatre chevaux. Le signal se donne ; ils partent avec la rapidité de l'aigle. La poussière les enveloppe et les dérober à la vue ; c'est comme un nuage qui glisse sur la terre. L'oreille seule entend les cris des cochers, irrités de se voir devancés. Les chars tantôt se heurtent, pour s'arrêter les uns les autres, tantôt volent comme l'éclair ;

tantôt, entravés un instant, ne se précipitent ensuite qu'avec plus d'élan. Mais déjà l'on distingue un jeune homme en avant de tous. Aux boucles qui ornent sa tête, à son fouet orné d'or et à son char doré, l'on reconnaît Hiéron. Déjà il a atteint le but, et regarde avec orgueil ceux qui le suivent. Les Grecs l'entourent, en se livrant à tout leur enthousiasme. Une nouvelle perle est ajoutée au diadème du roi de Syracuse ; lauriers périssables sans doute, et cependant Hiéron vit encore parmi nous : car le poète, qui du haut de la colline contemplait ses exploits, leur imprima le cachet d'immortalité.

“ L'eau est la plus précieuse des choses, dit-il, dans sa première olympique, et l'or, semblable à un feu qui rayonne dans la nuit, brille d'un vif éclat au milieu des richesses les plus superbes ; mais, ô mon âme, si tu veux chanter les lutes, ne cherche point désormais pendant le jour un astre qui étincelle plus ardent que le soleil dans les solitudes des cieux ; ne vante point de combats plus magnifiques que ceux d'Olympie ; c'est de là que l'hymne renommé s'élance au cœur des poètes pour glorifier le fils de Cronos, près du riche foyer de l'heureux Hiéron, qui tient dans la Sicile opulente en troupeaux le sceptre de la justice, cueillant la fleur sublime de toutes les vertus, honoré par les suaves accords que souvent nous faisons retentir dans son palais, autour d'une table amie. Allons, saisis la lyre dorienne, si la gloire de Pise et de Phérénice a ouvert ton cœur aux douces pensées, quand, sur les bords de l'Alphée, il s'élança dans la carrière, sans que son corps sentit l'aiguillon, et donna la victoire à son maître, le roi de Syracuse, ami des coursiers. Pour lui s'épanouit la gloire dans la vaillante colonie du Lydien Pélops.”

Pindare raconte longuement ensuite les traditions fabuleuses sur Pélops et sur Tantale. Puis il revient aux louanges d'Hiéron ; il lui souhaite enfin une nouvelle victoire, et termine ainsi :

“ O Hiéron, un dieu protecteur veille avec tendresse à l'accomplissement de tes vœux ; bientôt, s'il ne t'abandonne point, trouvant, je l'espère, par mes